

LES LIMITES DE LA PENSÉE RATIONNELLE

J'ai été pour le moins surpris de cette invitation que me fit Thomas Duguet de participer à vos ateliers de recherche, d'autant plus surpris que les champs de réflexion que recouvrent vos travaux m'étaient jusqu'alors totalement inconnus...

Je les ai depuis lors parcouru par diverses publications et articles jusqu'à non pas les appréhender différemment, encore moins les comprendre ou les apprécier, mais jusqu'à ce qu'ils témoignent d'une étrange étrangeté, c'est-à-dire jusqu'à ce que des mots comme la calculabilité, l'incomplétude, les prédicats, le transfini, etc. finissent par gagner en familiarité...

Ces mots ont fini par me paraître d'autant plus familiers, et j'y reviendrais tout au long de ce récit, qu'ils semblent être en écho permanent, ou en dialogue constant avec, sinon la langue psychiatrique, tout au moins le dialecte lacanien, tant est si bien qu'une partie de tennis imaginaire semble s'être jouée entre Lacan et Gödel, de ce type de partie comme on en voit à la toute fin du « Blow Up » d'Antonioni, et qui se déroule sans balle ni raquette...

Cette familière étrangeté n'a évidemment pas empêché, tout au long de cette semaine passée à vous écouter, que je me serine la célèbre formulation interrogative de Jean Oury, qui lui-même dit la tenir de François Tosquelles : « Qu'est-ce que je fous là ? »

Qu'est-ce que je fous là ? Question qui n'amène pas de réponse mais qui permet de remettre le désir en jeu. Oury considérant que le monde se divise en deux catégories, les « ça va de soi », qui eux ne se posent pas la question, et les « ça va pas de soi », campés dans une posture d'étonnement, de curiosité, qui est le seul préalable à la rencontre et au hasard, bref juste ce qui fait défaut, nous dit on, au paranoïaque...

Il m'est donc proposé de parler des limites de la pensée rationnelle (j'ai encore du bol, j'aurais pu tomber sur « les limites du paradigme computationnel », cf. module 10).

Le tout j'imagine, articulé autour d'une pratique en psychiatrie. Et même d'une

pratique clinique particulière, puisqu'elle ne se déroule ni au chevet du malade (étymologie de clinique), ni dans une thérapie singulière, de type analytique par exemple, mais au travers des collectifs, ateliers et autres prétextes à un tissage et un retissage permanent de la quotidienneté en hôpital de jour (présentation de l'Adamant).

Les limites de la pensée rationnelle, cela pourrait ressembler à une blague, à une douce provocation, vue du bout de notre lorgnette...

Vous vous souvenez de la célèbre phrase qui orne le fronton de la porte des Enfers, dans « La Divine Comédie » de Dante... "Toi qui entre ici, abandonne toute espérance » ?!

« Toi qui entre ici, abandonne toute pensée rationnelle » pourrait s'inscrire sur l'encadrement de la porte blindée de la chambre d'isolement dite « de soins intensifs » de nos unités d'hospitalisation...

La rencontre avec le patient nous voit souvent nous retrancher de toute pensée rationnelle, de notre savoir (à moins d'admettre comme Tosquelles que notre savoir est un savoir qui sait qu'il ne sait pas), afin de nous affranchir de nos préjugés, tant que faire se peut, de nos a priori...

Et pourquoi se déprendre des tics de nos discours, et sans doute de notre pensée rationnelle, sinon afin de pouvoir écouter l'autre là où il se trouve, ou afin de l'aider à découvrir dans un lent dévoilement, ou dans un lent revirement, là où il se trouve être.

L'un des ateliers que nous animons sur l'Adamant se nomme « rhizome »... L'on y associe et disgresse chaque vendredi avec une quinzaine de patients (comme on dit ici bas) autour des objets culturels qui nous animent (littérature, cinéma, théâtre, etc.) et tentons périodiquement de sortir de notre « entre soi » en recevant divers invités (artistes, anthropologues, politiciens, etc.).

Dino est un homme de 45 ans qui ne fréquente que cet atelier. En dehors de réguliers entretiens médicaux avec le psychiatre de l'Adamant, c'est le seul moment de la semaine où nous pouvons le rencontrer. A l'époque où nous faisons sa connaissance, il vit dans un cagibi et construit un projet alambiqué d'un

domicile/médiathèque alternative une utopie nommée la médiathèque alternative Aristarque de Samos (qui aurait eu, vers 280 av.JC, l'intuition du mouvement de la terre sur elle-même et autour du soleil – théorie héliocentrique -). Personnage haut en couleur, photographe talentueux et grand voyageur, il ne nous parle que par le prisme de son ordinateur portable et de son smartphone, vérifiant chacune de nos assertions au fil de la conversation. Il construit en outre depuis bientôt 25 ans, notamment sur internet, un « système philosophique encyclopédique » ainsi qu'une encyclopédie des - je cite - « versions mensongères que diverses puissances tentent d'imposer au public » (sic). Il est in fine doté d'un humour ravageur et redoutable ou chaque mot d'esprit, viendrait, à l'instar des contrepèteries ou des lapsus, révéler tout un contenu latent niché au coeur même du langage de l'autre.

Bref, un jour que j'animais seul rhizome, les mains dans les poches, *mine de rien*, j'en viens à causer d'un roman de Stephen King, « 22/11/63 », l'histoire d'un homme qui, au contact d'une porte temporelle permettant de voyager dans le temps, tente d'empêcher la mort de John Fitzgerald Kennedy. C'est en pensant badiner légèrement sur le thème de « vous feriez quoi si vous aviez l'occasion de retourner dans le passé, et vers quelle époque vous dirigeriez vous ? » que je vais me laisser enfermer par Dino sur les thèses conspirationnistes concernant la mort de JFK. Je ratiocine, je rationalise, mais, je perds bientôt pied sous une pluie de preuves et d'évidences ("mais enfin que faites vous de l'homme au parapluie, du cubain au talkie walkie, du faux épiléptique, de l'autopsie bidon, des témoins assassinés, etc. ») venant vite prouver mon incompetence à traiter du dossier, sinon ma participation à la propagation de réalités tronquées.

Comme pris dans l'oeil d'un cyclone, il m'a fallu bien des pirouettes et des circonvolutions langagières pour me désengluer, ne serait-ce que pour retrouver l'ensemble du groupe de patients que je percevais assez effrayé et sidéré par la scène, puis de nombreuses semaines avant de dissiper le malaise qui s'était instauré entre Dino et moi. Et peut-être également toute l'habileté de mon collègue et coanimateur de l'atelier Bruno, avec qui Dino a tissé une relation de confiance et de complicité, afin que celui-ci ne quitte pas le groupe. Il ne s'agit pas là tant de fétichiser ce dispositif mais de pointer, derrière son apparente aisance à évoluer en

groupe et à intervenir en public, l'extrême fragilité du lien social de Dino.

Cette perte du lien social, que Dino redoute par ailleurs peut-être autant qu'elle le fascine, n'est pas sans m'évoquer ce que le psychiatre Wolfgang Blankenburg nomme « la perte de l'évidence naturelle ». Selon lui, ce ne sont pas tant les symptômes – le délire, les hallucinations – qui sont si spécifiques du vécu psychotique, mais « *une grave altération du rapport à soi et au monde* », une véritable perte de la foi dans le monde.

Reste cette traque, cette quête perpétuelle des vérités cachées, tapies derrière un paravent, un vulgaire décor de théâtre, là où se niche tant la possible grande œuvre de Dino, que sa faillite totale, sa béance même.

Où comment, derrière un rideau de réalité, se niche le réel...

« Être fanatiquement rationnel, écrit le mathématicien et logicien Hao Wang à propos de son ami Kurt Gödel, n'est plus rationnel... »

Straus, l'assistant d'Einstein, pouvait dire de Gödel qu'il « utilisait pour observer le monde un axiome intéressant : à savoir que rien de ce qui arrive n'est accidentel, ou n'est simplement du à la stupidité des hommes (...) De cet axiome, toutes ses théories suivaient ».

Gödel reprenait ainsi souvent la citation qu'il attribuait à Einstein, selon laquelle « Dieu ne joue pas aux dés avec le monde, c'est-à-dire que rien dans ce monde ne se fait au hasard ». Cet axiome donne lieu, dans le monde de Gödel, à un principe de surdétermination - non seulement les événements ont des causes physiques & sont à leur tour la cause d'autres événements, mais ils ont un sens surnaturel. Ainsi : « *N'est-il pas remarquable que la mort d'Einstein survienne 14 jours exactement après l'anniversaire des 25 ans de l'institut ?* » Ou encore :

« *Il est intéressant qu'en l'espace d'une demi-année, tous les principaux opposants d'Eisenhower soient morts (...) quelque chose d'aussi étrange, je crois, n'est jamais arrivé auparavant. La probabilité d'une telle conjonction est de 1 sur 2000* ».

Comme on le voit, Gödel n'accuse pas directement l'administration d'Ike d'avoir supprimé des opposants. Pas plus que Dino n'accuse ni la CIA ou le KGB, ni J. Edgar

Hoover ou Fidel Castro, ni Antoine Guérini ou Lyndon B. Johnson d'avoir tué Kennedy. Il s'agit plutôt d'un dévoilement de la vérité indiquant la finalité de notre monde ; cette recherche d'une signification cachée, Gödel l'applique à la politique comme à la vie quotidienne, où une parole d'un collègue peut révéler l'intention de l'empoisonner (dès 1936, K. Gödel demande à son épouse Adele de goûter tous ses repas, et c'est au détour d'une longue hospitalisation de celle-ci que Kurt Gödel, refusant de s'alimenter, mourra dans son appartement, alors qu'il ne pèse guère plus de 30kg). Ceci s'ajoute à d'éternelles craintes hypocondriaques, ou des peurs liées à ce qu'il définit lui-même comme une hypersensibilité aux infimes modifications d'un environnement (gaz, odeurs, etc.). On raconte qu'aux alentours de Princeton, les Gödel étaient super connus dans les magasins d'électroménagers, car ils changeaient par exemple de réfrigérateur chaque année, par crainte d'inhaler des gaz toxiques...

La réflexion de Gödel apparaît comme un effort permanent pour obtenir une vue de l'univers totalement rationnelle, c'est-à-dire cohérente (même si ce raisonnement, inattaquable du point de vue logique, semble absurde vu de l'extérieur).

L'on sait que Gödel a découvert ses résultats logiques les plus connus entre 1929 & 1939, entre Vienne et Princeton, comme le théorème d'incomplétude, le calcul des prédicats, la définition de la calculabilité, la consistance de l'hypothèse du continu, etc.

À partir de l'incomplétude, il esquisse un programme visant à établir le cadre et le fondement de la pensée mathématique. Un programme qui s'accompagne d'une réflexion sur le sujet pensant.

Les travaux mathématiques de Gödel vont l'amener à réfléchir essentiellement sur plusieurs axes : les questions autour de la calculabilité, dont dépend la généralisation du théorème d'incomplétude et la réalité des objets mathématiques. Et également les questions que pose les théorèmes d'incomplétude sur les définitions de la vérité en regard de celle de la démontrabilité (Gödel distingue la vérité, attribuée aux formules arithmétiques qui ne peuvent s'exprimer dans l'arithmétique, et la démontrabilité, qui se laisse traduire dans l'arithmétique ; distinction entre vérité et

démontrabilité qui implique l'existence de formules vraies non démontrables).

Gödel, à partir de 1947, se met à entrevoir les nombres comme des objets possédant une existence à part, dans un autre plan de la réalité ; ils ont toujours été là et ne sont pas par conséquent une création de l'esprit humain. Pour lui, les mathématiques décrivent et représentent la pensée de Dieu - Ainsi, l'intuition mathématique est un accès à l'entendement de Dieu, une forme télépathique qui nous ouvre à la pensée de Dieu.

« *La raison, écrit-il, signifie une communication avec l'esprit divin* » ou encore « *la raison est (...) un émissaire de Dieu, le Verbe de Dieu incarné* ». Gödel considère que, de la même manière que l'humain s'incarne dans la matière, les anges s'incarnent dans les idées. Les intuitions mathématiques sont des émissaires de la pensée de Dieu.

Selon Gödel, on ne crée pas, on ne change pas, on n'invente rien en mathématique, on ne fait que décrire et percevoir. Encore faut-il avoir accès à cette perception. C'est à ce sujet qu'il s'intéresse beaucoup à la question de l'illumination, notamment chez les philosophes comme Descartes, Husserl, ou Schelling. Tout en redoutant toujours lui-même un tel état : « *Je n'ai jamais eu une telle expérience (d'une soudaine illumination). Pour moi, il n'y a pas de connaissance absolue. Il n'y a que des probabilités* ». Il craint « *une lumière qui donne à tout sens et signification* », l'accès à une vérité qui ne peut se dire et qui engendrerait une terrible persécution. Il dit ainsi de Husserl, le fondateur de la phénoménologie, que « *s'il n'avait pas caché sa grande découverte, la structure du monde aurait pu le tuer* ». Car avec Gödel, nous ne sommes jamais très loin de la société secrète qui s'attache à détruire ses écrits et à tenter de l'empoisonner...

L'autre aspect totalement passionnant de la réflexion de Gödel concerne la calculabilité et la possibilité de représenter l'esprit comme une machine.

Le théorème d'incomplétude pourra s'énoncer d'autant mieux qu'en 1937, Alan Turing définit le concept logique de machines. Je ne vais pas m'appesantir sur les machines de Turing - je crois par ailleurs qu'un *biopic* consacré à son travail,

notamment autour de la geste héroïque du déchiffrement du système de codage utilisé par les nazis, Enigma, sortira sur les écrans mondiaux ces prochaines semaines - mais sa définition du concept logique de machine (qui fait de lui un précurseur de l'ordinateur et de l'internet) amène Gödel à préciser sa théorie. Kurt Gödel est convaincu que le cerveau humain est pareil à une machine de Turing. Ce serait une machine avec un programme dont elle ne peut reconnaître le bien fondé. Ainsi, la machine ne reconnaît pas son propre mécanisme comme correct, ni ne peut le comprendre. Elle fonctionne selon des règles qu'elle ne comprend pas. Contrairement à l'esprit qui est, selon Gödel, cohérent et réflexif (il comprend son propre mécanisme et reconnaît sa propre consistance, il a un retour sur soi de sa propre pensée). L'esprit doit fonctionner indépendamment du cerveau pour que toute intuition soit possible. Le théorème d'incomplétude rappelle que tout système physique, avec un nombre fini de particules élémentaires, comme le cerveau, est incomplet et ne peut pas produire toutes les définitions vraies d'une théorie arithmétique (...) L'esprit humain reste donc incomplet tant qu'il fonctionne en parallèle, en harmonie, avec le cerveau : il ne peut pas connaître la vérité entière. Tant que nous utilisons notre cerveau, ou pensons en parallèle avec notre cerveau, sans recourir à des intuitions qui ne s'inscrivent pas dans le cerveau, nous sommes des machines, inconsistantes ou incomplètes, et nos sociétés sont également inconsistantes ou incomplètes, et non libres.

Le logicien qui accède à ces intuitions, qui ouvre son oeil pinéal (Descartes désignait la glande pinéale, vue également comme le troisième oeil de certains reptiles et amphibiens, comme le siège de l'âme) dans un monde de machines, fait preuve d'une folie absolue, en ce qu'elle suit une logique qui dépasse ce que l'homme en général, avec son cerveau mécanique, doit penser.

« L'esprit est séparé de la matière, écrit Gödel, c'est un objet à part ». Car si l'esprit était conçu comme une machine de Turing, il serait aveugle et se contenterait d'enchaîner des formules sans comprendre pourquoi.

Je vais ouvrir, si vous le permettez une courte parenthèse dans l'enchaînement de mes idées. Le philosophe Pierre Cassou-Noguès, qui a écrit plusieurs livres sur Kurt

Gödel, dont je tire la plupart de mon propos, tisse de larges parallèles entre le travail du logicien et plusieurs nouvelles de Jorge Luis Borges, notamment « Le livre de sable » ou « La bibliothèque de Babel ». Les hispanophiles d'entre nous pourront se précipiter sur le travail de Guillermo Martinez, « Borges y la Matematica », encore non traduit en français, qui tisse les liens entre l'oeuvre de Borges et celle de Gödel. Je souhaitais me pencher vers cet autre écrivain américain qu'est Philip K. Dick.

Philip K. Dick a, dans une grande partie de son oeuvre littéraire, tenté de mettre en jeu, avec un sens inouï de la mise en abîme, cette réflexion autour du cerveau et de l'esprit, articulé autour d'une joute, d'un jeu de miroir, entre androïdes et humains. Comme Alan Turing dont il est le contemporain, il mène une réflexion parallèle, mais dans le champ de la science-fiction, sur la place de la machine et sur l'Intelligence artificielle...

Il en livrera la quintessence dans plusieurs conférences. Elles ont été réunies sous le titre « Si ce monde vous déplaît... » . Ainsi, dans « Hommes, androïdes et machines », en 1976 :

« Nous sommes les créatures d'un jeu dans lequel nos affinités & répugnances sont prédéterminés, non par la règle aveugle du hasard, mais au moyen de puissants et patients systèmes d'engrammage préétablis que nous ne soupçonnons qu'à peine. Lorsque les tropismes se dévoilent, alors il nous est donné de voir clairement ce qui, auparavant, nous était délibérément caché - il y a un voile, que certains ont nommé "voile de Maya », voile que les grecs appelaient dokos, entre la réalité et nous. Ce voile existe à des fins bienveillantes - car le monde n'est pas tel que nous le voyons. Lorsque vous sentez que le chaos vous entoure, que le rêve s'évanouit, que rien ne prend sa place, ou pire, que quelque chose s'en prend à vous (...) lorsque le dokos s'évapore brusquement, les choses ne se passent pas en douceur (...) Il se peut qu'il y ait des forces néfastes qui soient révélées lors du dévoilement ; je repense à la chute de la tyrannie politique aux Etats-Unis en 1974 ; et il me semble que dénoncer ce cancer hideux à la lumière du jour avant de l'éradiquer constitue la nature même de la valeur révélatrice de la lumière solaire ».

Petit rappel biographique : en février 1974, la semaine qui suit la parution de son nouveau roman « Coulez mes larmes, dit le policier », Ph. K. Dick subit une extraction

dentaire. Dououreux, il appelle son médecin qui lui fait livrer un antalgique. La jeune femme qui se présente à son domicile pour lui apporter son traitement, porte un pendentif en forme de poisson, signe de reconnaissance crypté des premiers chrétiens alors persécutés. C'est alors que Dick fait l'expérience de ce qu'il nommera « l'anamnèse » ou « perte de l'oubli ». Il prend alors conscience que son livre est une relecture « apocryphe » des Actes de Apôtres...

« Mon roman, expliquera-t-il dans la conférence qu'il prononcera à Metz en 1979 devant un public médusé, et dont Crumb donnera plus tard une version illustrée, mon roman comportait des éléments provenant d'autres parties de la Bible que les Actes des Apôtres. En le décodant, on lit une histoire assez différente de l'intrigue apparente : c'est un avertissement aux puissants de ce monde : vous serez jugés & condamnés bientôt. Il s'agissait d'une intuition, j'ignorai alors que quelques mois plus tard, l'homme le plus puissant du monde serait jugé et condamné (...) Au moment où la Cour Suprême décidait que les bandes magnétiques de Nixon devaient être remises au juge d'instruction, je mangeai dans un restaurant chinois à Yorba Linda, la ville de Californie où Richard Nixon est allé à l'école (...) Et en craquant mon biscuit chinois, j'ai pu lire le message suivant :

'Les actions accomplies en secret ont

Une manière propre de se faire découvrir '

J'ai envoyé le morceau de papier à la Maison Blanche en indiquant que le restaurant chinois se trouvait à un kilomètre de la maison natale de Nixon & j'ai écrit : « je crois qu'il y a eu erreur : j'ai reçu par accident une prédiction destinée à M. Nixon. Est-ce que par hasard il aurait celle qui me concerne ? » La maison Blanche n'a jamais répondu ».

« De roman en roman, pendant 25 ans, j'ai écrit autour d'un paysage particulier, autre horrifiant, et enfin, en mars 1974, j'ai compris que ce monde existait. Mes romans et mes nouvelles étaient autobiographiques, sans que je n'en sache rien ».

K. Dick a écrit quelques 50 romans et 120 nouvelles. Pendant les 8 dernières années de sa vie, il se consacra essentiellement à l'écriture de son Exégèse, qui fera plus de 8000 pages, dont j'extrai ces dernières lignes :

« 18 mars 1974 : Cela, depuis l'intérieur de moi, a regardé à l'extérieur et a vu que le

monde ne se tenait pas, que moi-même - et Cela - avions été dupés (...) Cela a contesté la réalité et l'authenticité du monde en disant : ceci ne peut exister, ceci ne saurait exister (...) à l'instant même où je comprenais que le monde qui m'entourait n'était que décors en carton-pâte, simple imitation »

Le 20 mars, Dick appela la police ainsi que le FBI : « *je suis une machine* », leur dit-il. Là encore, la police ne donna pas suite (Exégèse 088, 1980).

N'est-il pas remarquable que la mort de Philip K. Dick survienne 1500 jours après le décès de Kurt Gödel ?!

« L'être de l'homme non seulement ne peut pas être compris sans la folie mais il ne serait pas l'être de l'homme si il ne portait pas en soi la folie comme limite de sa liberté », écrit Lacan (« Écrits »). Il se trouve que pour K. Dick, comme pour Gödel, la jouissance de la liberté a un coût.

Je trouve tout à fait remarquable et admirable de voir à quel point la pensée de mathématiciens comme Cantor, Turing et Gödel a irrigué la réflexion de Jacques Lacan dans sa relecture, et dans sa refonte des thèses freudiennes.

« Le mathématicien a avec son langage le même embarras que nous avec l'inconscient que l'on traduit par la pensée de ne pas savoir de quoi parle-t-on ni si c'est vrai ». Voilà ce que Lacan écrit dans « l'étourdit », à propos de Cantor et Russel ; paraphrasant d'ailleurs ce dernier qui avait déclaré que les mathématiques étaient la discipline où l'on ne sait pas de quoi on parle.

Tout au long de son œuvre de refonte et de continuation de la geste freudienne, le travail de Jacques Lacan a été irrigué par les mathématiques.

Le creuset viennois n'y est sans doute pas étranger (Société Psychanalytique de Vienne – Freud, Rank, Adler, etc – parallèlement au Cercle de Vienne – Wittgenstein, Einstein, Russel, Gödel, etc.), mais il est assez fascinant de constater comment Lacan va réussir à utiliser, à distordre les mathématiques afin de rendre ses concepts opératoires et vivants.

Comme vous l'entendez, Jacques Lacan s'est toujours intéressé à la chose

mathématique mais dans les années 70, ce travail s'enrichit d'une collaboration étroite avec deux mathématiciens : Pierre Soury, jeune mathématicien ultragauchiste comme l'époque en produisait, et Michel Thomé. Pierre Soury s'est suicidé en 1981 mais son collègue a réuni ses œuvres complètes en 3 volumes sous le titre « Chaines et noeuds ». Ses travaux sur le tressage et sur les noeuds est assez passionnant, j'y ai passé quelques heures en préparant cette intervention et je vous invite à vous y rendre, elles sont consultables sur le site de Patrick Valas.

Ce lien très fort entre ses 3 hommes entrainera Lacan à reformuler sa théorie de la triade Réel Symbolique et Imaginaire, en ce qu'elle vient structurer l'individu, sous le prisme du noeud borroméen. C'est l'objet du tome XXIII du séminaire de Jacques Lacan, intitulé « le sinthome », qui se déroule en 1975/76.

Cette réflexion sur les trois fonctions RSI qui représentent la vie psychique de l'humain, et qui est l'affaire du séminaire de l'année précédente, Lacan, la complexifie et la met en volume, en 3D, avec la conceptualisation des noeuds borroméens, du nom de cette famille italienne dont ces trois anneaux en forme de trèfle étaient l'armoirie, symbolisant une triple alliance. Selon leur construction, si un anneau se retire, les deux autres sont déliés (là, j'ai un paper board, et je fais des dessins) (cf. les noyaux borroméens, comme le Lithium 11, composé d'un lithium 9 et de 2 neutrons). Au centre de ce noeud, par exemple, Lacan place la lettre a pour *objet petit a cause du désir*, qui est en même temps du vide, et une forme résiduelle, inatteignable. Selon la manière dont ça se noue, dont cela s'articule, se définira, pour ce moment là, la structure de la personne.

« C'est du fait que 2 soient libres l'un de l'autre – c'est la définition même du noeud borroméen, que l'on supporte l'existence du troisième ; et spécialement du réel par rapport à l'imaginaire et au symbolique ».

Parce qu'il est lié aux deux autres de manière borroméenne, parce que les deux autres lui résistent, *« le réel marque un arrêt, une limitation. Et on peut en dire autant des deux autres ».*

« Ce noeud, que l'on ne peut déduire que d'une chaîne, supporte notre consistance – et la consistance, c'est ce qui tient ensemble ».

Et c'est *« De la façon dont ces 3 s'équilibrent, se superposent, que du supposé sujet*

émerge ou pas » chez l'individu.

Lacan imagine au travers toute une série de schémas auxquels je invite à vous référer l'évolution de la dynamique psychique du sujet. Qu'est-ce qui se passe si on tire un peu là, si on fait un pli ici, etc ?

Comme il dit, ça crée *« une dynamique des nœuds. Ça peut serrer, ça peut servir. Et qu'est-ce que ça peut serrer ? Quelque chose que l'on suppose être coincé par ces nœuds »*.

Parce que dans la folie, quelque chose se tend dans l'écriture borroméenne. *« Dans la folie, le symbolique, l'imaginaire, et le réel sont embrouillés au point de se continuer les uns dans les autres, à défaut d'une opération qui les distingue comme dans la chaîne du nœud borroméen »*.

« Il suffit dans le nœud borroméen, qu'il y ait une erreur quelque part dans le nœud à 3 pour qu'il se réduise au rond ». Et notre sujet de tomber dans le vide, le vide infini du trou du réel.

Freud avait situé le réel du côté du corps, du corps biologique. Notamment au travers les représentations des pulsions, *« avec leur cartographie érogène, l'image du corps relié au principe de plaisir et à la jouissance »* (P. Jamet). Les pulsions de mort et le désir sexuel s'orientent de ce vide du réel. Pour Lacan, le réel, c'est l'impossible du langage, en tant *« qu'il ne cesse pas de ne pas s'écrire »* (séminaire XX, *« Encore »*). Lacan parle ainsi de la première perte irréductible, comme la séparation d'avec la mère lors de l'accouchement, avec la perte du placenta, les annexes : ça c'est du côté du réel, mais comme dirait Pierre Jamet (*« Réel & réalité psychique »*), c'est déjà une reconstruction, avec des mots, donc à prendre avec précaution. Mais par exemple, 5 des plus grands dessinateurs des 50 dernières années assassinés dans votre quartier, ça, ce n'est plus du côté de l'inquiétante étrangeté (qui reste plutôt du côté de l'imaginaire), là on est vraiment du côté du réel, du déchainement pulsionnel, et même, me faisait remarquer mon camarade le Dr Jean-Paul Hazan, du déchainement pulsionnel prémédité, ce qui peut sembler paradoxal. Ce qui n'est pas possible pour les tueurs ou leurs commanditaires, c'est justement cette articulation avec le symbolique et l'imaginaire, ce déploiement là, cette façon de mettre en jeu, de mettre en esprit les événements, la réalité vraie.

C'est là que le distinguo que Lacan fait entre le vrai et le réel prend toute sa valeur : « *le vrai, ça fait plaisir, le réel, c'est du côté de la jouissance* ». Là où le vrai se veut conforme à la réalité, en ce que la réalité, c'est ce qui fonctionne vraiment, nous dit Lacan, et bien ce qui fonctionne vraiment n'a rien à voir avec le réel. « *le réel est sans loi, le réel n'a pas d'ordre* ». C'est de l'ordre de l'impensable, du trou, de la béance.

Le nœud est là pour opérer une métaphore, ça limite la jouissance, ça borde le réel, ça offre « *un appui à la pensée* »

Et quelquefois, le nœud glisse, le rapport imaginaire n'a pas lieu. Et, prenant l'exemple de Joyce, Lacan va énoncer de quelle manière l'artifice d'écriture peut restituer le nœud borroméen.

C'est ainsi, à partir de la lecture de Joyce, qu'il forge le concept de sinthome.

Le sinthome, j'ai envie de vous en dire quelques mot, car ça peut être éclairant pour tenter de comprendre comment la création, l'obsession ou l'illumination, peut s'articuler ou pas avec la réalité, avec le lien social, ou faire plonger dans le réel...

On pourrait définir de façon un peu grossière le sinthome comme l'équivalent du concept de sublimation dans la névrose mais appliqué à la structure psychotique, soit dans les deux cas, une façon de sortir du champ de satisfaction pulsionnelle pour aller déployer une forme de créativité dans le monde artistique, scientifique ou religieux.

Comme vous le savez peut-être, Freud avait défini la sublimation chez le normopathe de base (vous ou moi) comme une transformation des buts et des objets de la pulsion sexuelle, qui « *trouve désormais sa satisfaction dans une opération qui n'est plus sexuelle mais qui est socialement ou éthiquement évaluée plus haut* » (« *Psychanalyse et théorie de la libido* ») - La sublimation est donc dépendante du rapport à l'objet, imaginaire ou réel, du sujet. Il faut donc que la chaîne borroméenne soit suffisamment souple, pour permettre toute sublimation, tant dans le champ artistique que scientifique, par exemple. Les structures énoncées comme psychotiques seraient celles qui n'auraient pas réussies à intégrer le signifiant primordial, ce qui vient gripper la machinerie nodale, empêchant l'accès au symbolique et excluant le sujet de toute dynamique sublimatoire. Toute ? Non, car

un petit village continue de résister à l'envahisseur : justement, ce que Lacan va nommer le sinthome va permettre à certains sujets, au moins pendant un temps, de ressouder les anneaux entre eux. Une manière de lutter contre le chaos ou contre la décompensation délirante, une façon non pas de s'élever socialement ou matériellement, comme la sublimation dans la névrose, mais d'organiser des limites physiques afin de lutter contre la dissolution du moi. Contrairement au délire, le sinthome réussit à se construire un signifiant qui se déploie sur un registre symbolique permettant de se dégager de la réalité imaginaire et du réel, ce qui permet une adresse vers l'autre du dehors, vers le social.

Dans son séminaire de 1975, Lacan articule ce concept avec la figure de l'écrivain irlandais James Joyce pour qui l'écriture a pu opérer comme un sinthome, suppléant à « *un dénouement du noeud. Le sinthome refixe le symbolique qui s'était libéré, continuant de faire tenir ensemble les trois fonctions. (...) Le sinthome permet au noeud à trois, non pas de faire noeud à trois, mais de conserver une position telle qu'il ait l'air de faire noeud à trois* ». (dessin p.94).

Lacan sera fasciné par l'oeuvre de Joyce, et notamment par « *Finnegan's Wake* », sa grande oeuvre finale, que l'écrivain dublinois mettra plus de 17 ans à écrire, et qui est une forme de « *reconstruction d'une langue fondamentale issue de la dissolution du langage* » (E. Roudinesco). Joyce nommait cette oeuvre « *work in progress* », il y mélangeait 19 langues, dont le vieil islandais, le tibétain, le grec et le sanskrit, et faisait éclater les mots en de multiples significations...

Le *programme* de Joyce ne me paraît en un sens pas si éloigné de celui de Gödel affirmant l'incomplétude de chacun des langages que peut lire une machine tout en laissant ouvert la possibilité qu'une série indéfinie de langages forme un édifice complet ; avec ce théorème montrant la limite de chacun des langages mathématiques, mais qui dans son épistémologie, affirme l'absence de limites de la pensée mathématique et de l'édifice des langages.

Ce qui assez enchanteur avec ces histoires de noeuds en 3D de Lacan, c'est qu'elles nous permettent de complexifier l'existence, de tourner autour de la personne, de la

rencontrer dans le temps et dans l'espace, et non de la figer dans un diagnostic ou dans un ensemble de symptômes.

Peut on être logicien ou romancier et, osons le mot, paranoïaque ? Ou psychotique ?

Est-ce que ces termes même de paranoïa ou de psychose ont encore un sens à l'éclairage des quelques cas que nous venons d'esquisser ?

Joyce ou K. Dick ont révolutionné la littérature, créant une rupture saisissante. Les travaux de Cantor, Turing, Gödel, Hilbert aussi, sont à l'origine d'un bouleversement dans notre rapport au monde : ils ont contribué à concevoir un langage universel, qui est le langage des machines, et qui transforme radicalement notre quotidien et notre rapport aux objets, voire notre rapport au monde.

L'un des enseignements de la réflexion que j'ai pu tenter de faire naître pour cette intervention, c'est que notre nosographie non seulement est rendue obsolète à l'éclairage de ces quelques figures des mathématiques et de la littérature, mais que, par conséquent, cette obsolescence, cette fausseté, s'applique à tous.

Cela explique peut-être l'extrême difficulté qu'éprouvent les psychiatres à « révéler » les diagnostics à leurs patients, l'absence de soulagement ou d'ouverture que peut produire cette « révélation » pour le patient, et, in fine, l'inadéquation singulière voire *meurtrissante* entre le diagnostic « engagé » et le vécu du patient.

Dans la dernière partie de ce texte, je vais vous dire quelques mots du travail de Jacques Schotte, ce psychiatre et psychanalyste belge qui a tenté de relancer une dynamique vivante et mouvante dans la pratique psychiatrique.

Dans le prolongement de la pensée de Lacan, Szondi, Binswanger ou Tosquelles, le fil rouge de l'oeuvre de Jacques Schotte est de maintenir nouées de façon quasi borroméenne médecine, psychanalyse et philosophie.

Selon lui, la première erreur de la médecine a été de se détourner toujours et encore de la philosophie, afin d'adopter un modèle expérimental fondé et basé sur les sciences naturelles.

Dans un second temps, l'erreur de la psychiatrie, malgré la geste initiale supposée de Pinel & Esquirol lorsqu'ils fondent la discipline dans le prolongement des philosophes des Lumières, aura été de s'aligner sur le modèle médical & sur les

conceptions nosographiques élaborées dès le 17^{ème} siècle.

Schotte en cela oppose Aristote à Galilée (1564-1642) reprochant en quelque sorte à ce dernier la découverte puis la reformulation dans le langage mathématique des relations calculables entre les phénomènes naturels. Galilée concevrait une science physique qui s'intéresse à la matière purement mécanique ou géométrique. Expliquer les phénomènes naturels, chez Galilée, c'est montrer comment ils peuvent être engendrés ou formés par un ensemble de causalités mécaniques. La nature physique devient peu à peu l'objet d'une science géométrique et rationnelle, ouvrant la voie à la médecine expérimentale. Ainsi Sydenham (1624-89) ou Linné (1707-78) fondent une nosographie à partir du modèle botanique. Ce dernier, outre la nosographie médicale, a répertorié dans son « *Species plantarum* » plus de 8000 plantes. On regroupe en classes, en ordres, en genres, en espèces, telle est la loi naturaliste. On se détourne du vivant, du sujet, du sens, pour s'emparer d'un descriptif objectivant qui sera renforcé par l'anatomopathologie. On fixe. On fige. Pour l'éternité.

L'objet de la recherche n'est plus dès lors le malade, la relation que nous avons avec lui, son parcours, son histoire, ses aspérités, mais la maladie avec toutes ses particularités transindividuelles.

Evidemment, il ne s'agit pas de méconnaître les formidables progrès de la qualité de la médecine et des soins apportés aux patients, mais d'en rappeler le prix à payer dans ce passage de l'étude des malades à celle des maladies : le retranchement de la part subjective, « *comme une élimination du statut propre du vivant* ».

Au cours du vingtième siècle, la psychiatrie, portée par son ambition de recherche d'efficacité thérapeutique, ne s'éloignera pas de son projet de devenir une science appliquée.

C'est dans le prolongement du travail nosographique élaboré tout au long du 19^{ème} siècle, notamment dans la continuité du travail de Emil Kraepelin, dont je n'aurai pas le temps de vous dresser le sinistre portrait que naît en 1952 le DSM (Diagnostic & Statistical Manual of Mental Disorder), dont la dernière version, le DSM V, est sortie en 2013, avec le succès mondial que l'on sait. Il s'agit pour leurs auteurs de dresser, de même qu'il y a des guerres mondiales et une organisation mondiale de la santé, un manuel universel des désordres mentaux. Deux événements au retentissement

très forts entourent la création du DSM : une étude qui va faire couler beaucoup d'encre outre Atlantique, celle du psychologue Philip Arsch, en 1949, qui révèle que si un patient délivre la même information au même moment à 3 psychiatres différents, ceux ci ne délivreraient un diagnostic identique que dans 20% des cas. L'autre événement qui provoque un terrible scandale et de nombreux procès internationaux, dans les années 50, autour de la thalidomine. Il s'agit d'un sédatif qui a provoqué de nombreuses victimes et de multiples malformations chez des milliers d'enfants (la France est l'un des rares pays où ce médicament ne fut pas distribué), ce qui a poussé le congrès américain à adopter un nouvel amendement sur les essais randomisés en double aveugle pour les médicaments – sur le modèle de l'agriculture -).

Le DSM se veut pour des raisons avancées de fiabilité et d'efficacité, a-théorique, voire agnostique vis à vis des concepts théoriques et étiologiques.

Le principe du DSM, c'est la standardisation des diagnostics psychiatriques afin d'être en harmonie avec les traitements appropriés : à chaque maladie, son traitement, calquant les recherches sur le modèle de la bactériologie où à chaque bactérie correspond son antibiotique.

Dans son livre « *Le temps des antidépresseurs* », David Healy revient sur l'épisode de la thalidomide « *La diphtérie ou les infections staphylocoques ne sont pas des troubles qui prennent sens dans une superstructure ou dans une construction sociale particulière. Ni l'usage d'une antitoxine de la diphtérie, ni le traitement des staphylocoques n'exigent d'intégrer des facteurs non spécifiques dans l'acte thérapeutique (...) Le complexe médico-pharmaceutique cherche à développer des traitements pour toutes les maladies définies avec une spécificité du même type. Mais les antipsychotiques et les antidépresseurs ne sont pas spécifiques au sens ni au sens où ils seraient efficaces pour une maladie donnée, ni à celui qu'ils marcheraient indépendamment du cadre dans lequel ils sont délivrés* ». Au delà des questions pharmacologiques posées par le DSM, le problème est la manière dont celui ci gomme tout lien entre les pathologies et le milieu social, familial et culturel au sein desquels elles apparaissent. Peut on réellement construire une sémiologie affranchie du langage et de la culture ?

Schotte était un proche du psychiatre Roland Kuhn, « inventeur » du premier antidépresseur, en 1957, et défendait la prescription non pour traiter une maladie ou compenser un manque mais comme levier permettant de relancer ou soutenir un processus psychique.

Alors comment inventer une nouvelle psychiatrie, non pas calquée sur une médecine dont les sciences naturelles sont le paradigme ? Comment regrouper les pathologies psychiatriques sous forme d'un système en maintenant du vivant, du particularisme, du sujet, et en réussissant à se départir d' « *une nosographie des espèces morbides* » ?

Schotte, dans son ouvrage « Szondi avec Freud » : « *Dans la psychiatrie classique, les maladies mentales se distinguent, telles les espèces botaniques chez Linné, partes extra partes, comme extérieures les unes aux autres, alors que Freud les lie entre elles. De même, au niveau nosologie, il y a dans la psychiatrie classiquement certaine idée d'exclusion réciproque entre le normal et le pathologique. Chez Freud, il y a l'idée que ces subdivisions recouvrent quelque chose dont il faut penser une sorte de structuration globale, où le normal n'est jamais qu'un équilibre, une harmonie plus ou moins relative & instable entre les différentes possibilités de pathologies, jamais quelque chose qui puisse se qualifier comme extérieur à l'ensemble de ces possibilités* ».

En se démarquant de la triade biologique étiologie (« *la cause comme coupable, comme accusé, incriminable* »)/Diagnostic/traitement, Schotte va fonder sa clinique, dite anthropopsychiatrie, à partir des caractéristiques de l'existence humaine, défendant l'idée que les pathologies ne sont pas des maladies, mais des variations du vécu qui touchent l'ensemble de la personnalité même du sujet (rejoignant ici quelqu'un comme Eugene Minkowski qui, dans « Le Temps Vécu » décrit comment la structure des pathologies mentales est constituée non de symptômes additionnés, mais de grandes altérations des rapports au temps et à l'espace). Il y chez Minkowski une recherche intuitive du trouble essentiel du temps et de l'espace vécus ; il faut, comme il dit « chercher l'essentiel, l'âme de l'aliéné, et mettre au second plan l'infini détail », c'est à dire la sémiologie classique, celle du DSM.

Mais ce qui va intéresser Schotte chez Freud, c'est peut-être moins le concept

d'inconscient que celui de pulsion. On dit souvent de façon familière que chez Freud tout est sexuel ou tout s'expliquerait pas le sexuel – mais ce n'est pas tant le sexuel qui serait en mesure de tout expliquer que le conflit qui implique le sexuel. Ce que Freud met en avant, c'est le caractère foncièrement conflictuel de la vie psychique. Et ces conflits s'originent dans notre manière d'organiser nos pulsions.

C'est à dire finalement comment on les accorde avec « *l'ambiance ou l'atmosphère, l'environnement, la nature, l'être, les autres et soi-même, selon le ton d'une situation et selon le rythme d'un échange qui peuvent déjà, dès ce niveau élémentaire, primordial, se réaliser comme harmonique ou, au contraire, s'analyser comme plus ou moins dysharmonique* » (« Szondi dans Freud »)

Le schéma des pulsions, tel qu'il a pu être défini par le psychiatre hongrois Leopold Szondi, va constituer la base du travail de Jacques Schotte pour fonder son système anthropopsychiatrique.

Je n'ai pas le temps ni le talent pour vous décrire ici les tableaux et circuits pulsionnels que Schotte, après Szondi, mais dans une perspective moins génétique que ce dernier, va élaborer, avec ces 4 pulsions, chacune constituée de 2 besoins, articulé l'un et l'autre à 2 tendances ; mais ce qui est important est d'imaginer comment ce système fini est dans sa finitude, beaucoup plus ouvert que par exemple le DSM qui s'enrichit à chaque nouvelle mouture de tout un stock de symptômes et de troubles mais qui est en fait totalement fermé. À la manière du système Linéen si vous voulez.

Schotte appréhende les maladies mentales comme des maladies pulsionnelles, et la santé mentale va alors dépendre d'une certaine mobilité de la vie pulsionnelle. Et c'est ce qui peut orienter notre travail de manière bien plus originale. Et cela va surtout nous permettre de repérer comment les tableaux cliniques sont très souvent des intrications de problématiques venant de troubles et de structures diverses, en décroissant, et sortant de la logique des classes et des diagnostics différenciés. Un système où les catégories ou pathologies ne se juxtaposent pas mais s'articulent, dialoguent entre elles.

Construire un système ouvert, passer des classes aux catégories, éviter de figer l'autre, de mettre en place les éléments une bonne fois pour toutes, relancer la

pensée en permanence, dans des catégories qui ne sont jamais définitivement établies mais toujours en train de se faire et de se défaire.

Schotte, dans sa recherche d'un système « naturel et scientifique » prend modèle sur le système périodique du chimiste russe Dmitri Mendeleïev qui a fait de la chimie une vraie science en dressant une classification naturelle et non extérieure... Même s'il n'est pas dupe qu'il ne peut exister un véritable tableau « naturel » des pulsions humaines, cela lui permet d'articuler ses pathologies à une structure unique et de proposer une nosographie où les maladies mentales ne sont pas décrites une par une, indépendamment les unes des autres, mais s'articulant à une structure unique.

Ce qui nous permet de nous sortir de logiques binaires, qui clivent, qui figent, qui chosifient, et au contraire de relancer la pensée en permanence, par une palette de catégories jamais définitivement établies et toujours en train de se faire et de se défaire.

Voilà qui permet à la paranoïa de se rapprocher parfois de la névrose, parfois de la psychose, voire de la mélancolie. Il convient de défendre avec Schotte une psychiatrie qui refuse de considérer les pathologies comme des entités fermées et fixes et ne conçoit les troubles psychiques qu'en continuité avec la vie, avec la pensée, et donc comme des notions dynamiques et insaisissables.

Je souhaitais en guise de conclusion provisoire terminer cette intervention par quelques mots issus d'un ouvrage de Deleuze et Guattari, intitulé « Qu'est-ce que la philosophie ? »...

« Nous demandons seulement un peu d'ordre pour nous protéger du chaos. Rien n'est plus douloureux, plus angoissant qu'une pensée qui s'échappe à elle-même, des idées qui fuient, qui disparaissent à peine ébauchées, déjà rongées par l'oubli ou précipitées par d'autres que nous ne connaissons pas davantage (...) C'est pourquoi nous voulons tant nous accrocher à des idées bien arrêtées. Nous demandons seulement que nos idées s'enchaînent suivant un minimum de règles constantes, (...) empêchant notre fantaisie (notre délire, la folie) de parcourir l'univers dans l'instant pour y engendrer des chevaux ailés et des dragons de feu. (...) C'est tout cela que

nous demandons pour nous faire une opinion, comme une sorte d' « ombrelle » qui nous protège du chaos. Mais l'art, la science, la philosophie exigent davantage : ils tirent des plans sur le chaos. Il convient de plonger dans le chaos afin de le vaincre. (...) Les équations mathématiques elles-mêmes ne jouissent pas d'une tranquille certitude qui serait comme la sanction d'une opinion scientifique dominante, mais sortent d'un abîme qui fait que le mathématicien « saute à pieds joints sur les calculs », en prévoit qu'il ne peut effectuer et n'arrive pas à la vérité sans « heurter d'un côté et d'autre » (Evariste Gallois).

Cette lutte avec le chaos nécessite, selon les deux auteurs la construction de concepts, qui ne sont « ni un ensemble d'idées assemblées telles une opinion, ni un ordre de raisons, une série de raisons ordonnées. Pour atteindre au concept, il ne suffit même pas que les phénomènes se soumettent (...) aux principes qui ordonnent les raisons. (...) Nous devons nous servir de fictions et d'abstractions et procéder par constructions de concepts. Les concepts sont donc un état chaotique par excellence : il renvoie à un chaos devenu consistant, devenu Pensée, chaosmos mental. ET que serait penser s'il ne se mesurait pas sans cesse au chaos ? »

J'avais commencé mon exposé par une vignette clinique, permettez moi de terminer par une seconde : Il y a là un patient, M. Alien, que je vois une à deux fois par semaine depuis une dizaine d'années. Lui aussi à un accès au réel, comme ça, de façon assez violente ; je dirai, pour faire vite, au réel du corps. Par exemple, il a accès, de manière très concrète, très physique, à la jointure, ou à la dysjointure synaptique ou cellulaire. C'est-à-dire qu'il souffre jour et nuit des réactions chimiques de l'assemblage de ses cellules et des réactions électriques de la jonction de ses neurones. Il est tout autant pénétré par l'air qu'il inspire, les atmosphères, la pollution, et par la chimie, l'alchimie, propre à chacun de ses interlocuteurs. Et quand je dis pénétré c'est par tous les pores et vous l'entendez comme vous le voulez. D'autant qu'au niveau du langage, la déconstruction est identique, ce qui l'entraîne à devoir inventer des langues, des dialectes, des idiomes, des patois, des forces, des fluides, des façons de vaincre le chaos, de reconstruire le monde à partir de ces éléments fondamentaux, hurlant afin de conjurer le vide, ce qui fait de lui tout à la

fois un guerrier possédant tant la forge de Vulcain que le pouvoir du crâne ancestral, un pauvre hère hurlant sa souffrance en se brisant les os des mains sur les murs qu'il croise, un elfe droit sorti, pour les amateurs de Tolkien, du premier âge de la Terre du Milieu, celui du Silmarillion (l'âge de la création du monde, car le Hobbit et le seigneur des anneaux se situent dans le troisième âge, soit tout de même 6000 ans avant notre ère) et aussi ce jeune punk qui se vit coincé dans un appartement social qui jouxte la gare du nord et dont chaque roue de chaque wagon de chaque train (un toutes les trois minutes gare du nord) lui cisaille les os du crâne. Il est tout autant envahi par les figures de l'autre, et ce qui l'y voit et qui l'envahit sont autant l'œil du démon, le sperme d'Hitler, quand on ne lui pond pas des œufs par tous les trous. La vie d'Alien, c'est cette sur-vie, où l'ex-istence (c'est-à-dire l'être là de la présence, le Dasein heideggerien) est sans cesse rabattu par l'étant, et encore s'agit-il là d'un être-jeté. Voyez, il s'agit pas d'être trop rationnel, ou trop irrationnel, et quand bien même, on serait ni trop ceci ni trop cela, quelquefois, on n'a juste pas les bonnes chaussures. Il s'agit d'être là, avec lui, dans la création de cette langue archaïque qui lui permet d'échapper à ce trop plein de réel et de jouissance, lui qui, à l'instar de Joyce dans le « Portrait de l'artiste en jeune homme », aurait pu écrire : « *Je pars rencontrer la réalité de l'expérience et façonner dans la forge de mon âme l'esprit incréé de ma race* ». Et puis, parfois, en un point précis, on parvient à le rencontrer là où il est, de façon plus ou moins fugitive – et là, tac, on ressert le lien, on avance un peu, sur le fil, toujours sur le fil, le fil du rasoir, et là, fugitivement, on entre dans une clairière.

Même chez une personne dont le moi s'est tellement évaporé (et donc toute forme d'altérité), où le monde est devenu une pure ambiance (Binswanger), que l'existence semble se réduire à une existence biologique, c'est-à-dire à l'étant, et même un être jeté (Maldiney, « l'Existant »), quelque chose insiste....

Et c'est ce qui me fascine, dans cette déclinaison de portraits vaguement esquissés, c'est la lutte des individus pour préserver un noyau de subjectivité en eux. Que ce soit avec des idées délirantes, des montages qui font sinthomes, des théories révolutionnaires ou des œuvres bouleversantes, il y a là toute une galerie d'individus

qui, parce qu'ils ont entrevu le réel, parce qu'ils ont pratiqué une fente dans l'ombrelle qui nous protégeait du chaos, luttent de façon quotidienne et incessante afin de préserver du sujet, que ce soit face à une menace d'anéantissement, face à une jouissance extrême de cette destruction du sujet, quelque chose insiste à exister, là où il serait si tentant de réclamer une « Soumission », cette tentation d'en finir avec le désir.

Arnaud Vallet-Armellino

Bibliographie :

Pierre Cassou-Noguès : « Les Démons de Gödel, logique et folie », Seuil, 2007.

« Gödel », les Belles Lettres, 2004.

Philip K. Dick : « si ce monde vous déplaît... », éditions de l'éclat, 1998.

Jean-Louis Feys : « L'Anthropopsychiatrie de Jacques Schotte », Hermann 2009.

Gilles Deleuze/Felix Guattari : « Qu'est-ce que la philosophie ? », éditions de Minuit, 1991

Jacques Lacan : « Le Séminaire Livre XXIII, le sinthome », Seuil, 2005

Gabriel Lombardi : « L'Aventure Mathématique », Editions du champ lacanien, 2005.

Bibliothèque du collège international de philosophie : « Lacan avec les philosophes », Albin Michel, 1991.

Bruno Voillot : encouragements, conseils de lecture, relectures, ~~management~~,

ménagement.